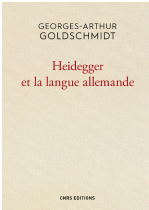


GEORGES-ARTHUR
GOLDSCHMIDT

Heidegger
et la langue allemande

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Heidegger a toujours été en France un sujet brûlant. La publication des *Cahiers noirs* ainsi que les révélations sur l'édition des *Œuvres complètes* ont récemment nourri la polémique en apportant de nouveaux éléments à charge. Et si, au-delà de ces débats, on écoutait la langue de Heidegger? Si on auscultait ses textes? « *Gefolgschaft* », « *Einsatz* », « *Ereignis* » : autant de termes appartenant à la fois au vocabulaire nazi et au système philosophique heideggérien. L'appropriation d'un tel langage marque un engagement profond qui n'a rien d'occasionnel. Cet ouvrage rare et décisif restitue la langue de Heidegger dans l'histoire de l'allemand, de Luther à Fichte. Il dévoile les implications politiques d'une terminologie qui, en passant dans la traduction d'une langue à l'autre, échappent souvent au lecteur français. Une telle contamination constitue symboliquement l'un des événements les plus importants du XX^e siècle philosophique, dont on ne finira pas de mesurer la portée et les conséquences.

Georges-Arthur Goldschmidt a traduit parmi les plus grands auteurs allemands, de Nietzsche à Handke, il est également l'auteur d'une importante œuvre autobiographique et d'essais. Il participe à de nombreuses revues, littéraires et psychanalytiques.

Heidegger et la langue allemande

GEORGES-ARTHUR GOLDSCHMIDT

Heidegger
et la langue allemande

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2016
ISBN : 978-2-271-09294-6

À Patrice Loraux
en (re)connaissance de cause

Préface

Dès le début du XIX^e siècle, la langue allemande devient un instrument politique essentiel (Jahn, Görres) : elle est censée être la langue originelle, véritable langue du paradis non atteinte par les influences étrangères, restée authentique et pure et particulièrement propre au philosophique¹. On sait que le XIX^e siècle connaîtra une expansion toute particulière de la philosophie allemande dont Nietzsche, qui savait de quoi il parlait, dénonçait la maladresse et la lourdeur d'expression. À peu près seul Schopenhauer échappera à ce reproche. Il faudra précisément attendre Heidegger pour opérer de façon radicale le renouvellement de langue et le transfert du philosophique au politique. Tout au long du XIX^e siècle, cette opération ne se fit guère, d'autant que jusqu'en 1871 il n'y avait pas encore de véritable réalité politique de référence.

1. Voir J. G. Fichte, « Quatrième discours : principales différences entre les Allemands et les autres peuples de provenance germanique », in *Discours à la nation allemande*, trad.fr. A. Renault, Paris, Imprimerie nationale, 1992, p. 117-139.

Tout est issu d'un « contre » fondamental, d'une opposition principielle et irréductible qui traverse d'ailleurs toute l'histoire de la pensée allemande, car il se trouve que Heidegger malgré sa tentative passionnée d'originalité est tout à fait tributaire du vieux mythe de l'authenticité germanique, se définissant contre la romanité. La germanité est tout ce que Rome n'est pas.

C'est d'avoir situé la réflexion philosophique au cœur de la germanité comme seule source possible de pensée qui fait l'originalité de surface de Heidegger. Dilthey et Max Scheler lui avaient déjà plus ou moins ménagé cette voie. Seuls les Allemands, Fichte l'avait déjà énoncé, sont capables d'une pensée authentique qui échapperait au paresseux renoncement de pensée cartésien. Enjuivée, romanisée jusque dans ses modalités de base, la « pensée » de l'Occident est vouée à la répétition, sans cesse amoindrie dans ses propres fondements, c'est ce que sous-entend dès le début Heidegger dans *Kant et le problème de la métaphysique*. Sera constamment redite la chute dans l'inauthentique : le système d'un côté et le fameux *Geist* (esprit allemand) de l'autre.

La LTI² a pénétré toutes choses en un immense consentement, une adhésion intellectuelle entière à un jargon

2. Le terme « *Lingua tertii Imperii* » a été créé par le linguiste Viktor Klemperer. Voir *LTI, la langue du III^e Reich. Carnets d'un philologue*, trad. fr. E. Guillot. Paris, Pocket, coll. « Agora », 2002.

redoutable, à la fois fait de monumentalité solennelle et de sensiblerie, une sorte de *Thingstätte*³ linguistique. On n'échappait plus aux contraintes national-socialistes et ce qui fut alors vécu et écrit en Allemagne, en porte l'empreinte évidente et est désormais présente de manière irrévocable au cœur d'une certaine pensée. Ce jargon avait infiltré et corrompu la langue au point qu'on identifiait tout de suite les *Schädlinge*, les « nocifs » qui n'employaient pas le vocabulaire nazi.

La pensée de Heidegger en tant qu'elle se fond dans cette langue ne peut, même politiquement, passer en français. Ce que dit Heidegger est rigoureusement inséparable de la langue qui l'exprime, d'autant plus que tout l'effort de Heidegger est de prendre, en somme, la langue à sa racine, de la prendre verticalement.

Il ne cesse de le dire lui-même et de le répéter, la langue même est l'allemand, mais l'allemand tel qu'il se laisse creuser grâce à ses particularités, comme un vocabulaire à la fois limité (2500 radicaux) et illimité. La « langue des possibilités illimitées⁴ », l'allemand, est à la disposition de qui s'en sert et, historiquement, elle a toujours été une langue éminemment populaire, il n'y a pas d'allemand de

3. Les *Thingstätten* étaient des lieux de culte nazis aménagés en forêt, ils étaient au nombre de 40.

4. Allusion au temps de Guillaume II où l'on désignait l'Allemagne comme « le pays des possibilités illimitées ».

cour, pas d'allemand diplomatique, ce n'est en rien une langue internationale. Son *Schliff* (« sa patine ») ne tient pas la route, seul est reconnaissable l'idiomatique territorial, villageois, artisanal, spatial, l'allemand est une langue qui se voit, elle est romanesque et concrète. De toute façon, une langue d'agglutination⁵ parle autrement qu'une langue à prépositions : *Herrschaftsräume* dit bien plus qu'« espaces de domination », simple traduction des deux termes qui composent le substantif.

C'est que Heidegger non seulement revendique pour l'allemand une proximité particulière à la philosophie, mais son allemand est aussi celui qui est censé s'en approcher le plus ; à l'intérieur de la langue il choisit et dispose une zone très particulière, reconnaissable d'emblée, dès 1927 et qui est philosophiquement national-spécialiste, aucun auditeur de l'époque ne s'y est jamais trompé. Les *Cahiers noirs* en sont l'exact prolongement.

La langue de Heidegger est, comme il le disait lui-même à Marburg, celle d'une *formale Anzeige*, d'une « annonce formelle », une langue de proclamation, presque de *Verkündigung* (annonce, annonciation) et qui par là même côtoie, à son insu la LTI, elle aussi essentiellement proclamative. Une langue expulsive qui dit les choses à fond (*Grund*), les pousse

5. Les propriétés d'une telle langue d'agglutination sont présentées dans les deux premiers chapitres de ce livre. [NdE]

jusqu'au bout, *gründlich*⁶. Ce qui pose problème, c'est la concomitance du mode d'expression, c'est la proximité inévitable⁷. Certains termes comme *Einsatz* (« engagement ») sont particulièrement révélateurs : le *Dienst verlangt die in Wissen und Können gesicherte und [252] durch Zucht gestraffte Bereitschaft zum Einsatz bis ins Letzte*, (« ce lien exige la disposition à l'engagement ultime assuré en savoir et pouvoir et raidi par la discipline »). Des mots sont détournés, déviés ou artificiellement recomposés comme *Aufbau*, « édification », construction au service du régime nazi omniprésent dans le langage. Ce langage est d'ailleurs repris tel quel au vocabulaire près (*Umvolkung*- « retournement de population ») par PEGIDA.

Mais il est difficile pour le lecteur français de reconnaître les inflexions révélatrices, lui, qui eut la chance d'avoir pu se trouver au cœur d'une langue restée vivante, en ces temps de crépuscule de l'Europe. Le français, que peut-être la relative brièveté de l'occupation empêcha d'accéder du dedans à la

6. La structure syntaxique de l'allemand, en particulier de la subordonnée où le verbe est rejeté à la fin, a été présentée par Alan Dundes dans son livre *Sie mich auch* (Weinheim, Beltz, 1985) comme le trait typique d'une fixation anale, dont on trouverait selon lui l'expression de *Till l'espiègle* aux fameuses lettres scatologiques de Mozart à sa cousine.

7. Lutz Winkler, dans *Studie zur gesellschaftlichen Funktion faschistischer Sprache* (Frankfurt, Suhrkamp, 1970), relève de troublantes correspondances entre la LTI et la langue de Heidegger, et ceci dès *Être et temps*. La *Entschlossenheit*, par exemple, revient à plusieurs reprises et dans un sens voisin dans *Mein Kampf*.

barbarie, fut à peine effleuré par l'infamie nazie. Il le sera peut-être beaucoup moins par la nouvelle barbarie meurtrière qui risque de submerger l'Europe. On mesure peu en France, à quel point la langue allemande, en revanche, fut mise à mal par tout ce qui touchait, de près ou de loin, au national-socialisme, ni quel fut le dévoilement de la structure grammaticale de l'allemand, à quel point, justement dans sa proximité fatale, le *Denken* (« penser ») y échappa moins que toute autre chose⁸.

8. Les textes composant ce volume sont issus de séminaires du Collège international de philosophie, tenus de 2004 à 2006. Ils ont été rédigés bien avant que ne soit connu l'achèvement de la pensée philosophique dans les « Cahiers noirs » qui ne seront publiés qu'à partir de mars 2014. Il n'a pu être tenu compte des travaux si importants d'Emmanuel Faye.

I

Langue et espace

La langue allemande souligne sa relation à l'espace tout autrement que le français. Le français élude ce que l'allemand souligne. Tout y est situé selon une position précise et selon les changements de lieu. L'allemand, contrairement au français, a largement gardé la flexion venue du latin. Toute la grammaire allemande, donc la pensée intime de la langue¹ est marquée par la relation à l'espace concret et figuré tel que le mentionne Leibniz qui se dit *Raum* et signifie d'abord, campement, espace libre ou lit et qui, apparenté à *room* anglais, semble provenir d'un verbe indo-européen, déboiser, donc créer un espace libre.

À chaque instant la relation à l'espace est précisée, puisque l'ensemble prépositionnel qui sert à donner son sens à tout le

1. Voir ce qu'en dit Heidegger dans *Was heißt Denken* (Tübingen, 1971). *Qu'appelle-t-on penser?*, trad. fr. A. Becker et G. Granel, Paris, PUF, 1959.

système verbal repose sur un ensemble de particules ou prépositions spatiales ou locutions adverbiales qui établissent la signification du verbe employé : dessus ou sur, dessous ou sous, autour de, hors de (*auf*, *unter über*, *um*, etc.). Plus de 500 mots souches sont fabriqués avec le seul *über* = au-dessus, plus de mille rien qu'avec *auf* = sur. Avec *aus* = hors de, en, existent environ 1200 substantifs et qui peuvent aussi bien être des verbes, ce qui fait 2400, et ainsi à l'avant, de préposition en particule.

La localisation de la pensée dans l'espace est particulièrement marquée en allemand au point que d'une certaine manière, les concepts en deviennent visibles. De plus, ce que Freud appelle *Wortvorstellung* (représentation de mot)² tient une place essentielle dans le langage philosophique toujours ramené plus ou moins à une figuration concrète, à un schéma *a priori*, à une silhouette qui se dessine devant l'œil intérieur. Tout *Sein & Zeit*³ (*Être et temps*) repose sur

2. J. Laplanche et J.-B. Pontalis (dir.), « Représentation de chose, représentation de mots », in *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1994, p. 417-419. Le terme est utilisé dans les textes métapsychologiques et s'oppose à la représentation de chose, le système inconscient ne contenant que des représentations de chose. [NdE]

3. *Sein & Zeit* (abrégé désormais en S&Z) est cité dans l'édition Max Niemeyer de 1941. Toutes les traductions de *Sein und Zeit* dans cet ouvrage sont de Georges-Arthur Goldschmidt. Pour les autres traductions, voir : *Être et Temps*, trad. fr. E. Martineau, Authentica (hors commerce), Paris, 1985 (version numérique disponible) ; *Être et Temps*, trad. fr. F. Vezin, Paris, Gallimard, 1986 (7^e éd. 1998).

une sorte d'édification visuellement sous-jacente groupée autour de quelques articulations fondamentales.

Ce n'est pas par hasard que les §§ 22 à 24 de *Sein & Zeit* insistent tant sur la *Räumlichkeit*, la « spatialité », sauf qu'en allemand la figure verbale de *Raum* (« espace ») est cubique, *Raum* comme *room* est aussi une chambre, une pièce, ce n'est que tardivement que ce sens d'espace s'est étendu au français. Or la *Räumlichkeit* ne tardera pas à se confondre avec l'idée de *Reich*, puisque dès le discours fait aux 600 chômeurs rassemblés le 22 octobre 1933 dans le grand auditorium de l'université de Fribourg, Heidegger regrette que 18 millions d'Allemands soient encore exclus du Reich, ce qui revenait à dire que la Sarre, les Sudètes et la partie perdue de la Prusse occidentale (West-Preussen et Posen) étaient encore inclus dans l'espace allemand tel qu'il fonde en tant que spatialité la pensée de Heidegger.

La préposition spatiale détermine la signification. L'ensemble des verbes est construit sur leur organisation spatiale, si bien que contrairement à une idée inexpugnable, il n'y a guère de pensée dite « abstraite » possible en allemand⁴, sans référence verbale aux éléments spatiaux. La plus grande

4. « Rien de plus simple, de plus immédiat, que le vocabulaire philosophique. Le chapitre I de la *Phénoménologie de l'esprit* est du premier au dernier mot fait avec le vocabulaire qu'un enfant de cinq ans a à sa disposition », G.-A. Goldschmidt (*Quand Freud voit la mer*, Paris, Buchet-Chastel, 1990, p. 17), il précisait auparavant que les concepts hégéliens sont pris dans le français ou construits d'après le français. [NdE]

partie du vocabulaire allemand est ainsi constituée de mots dont un composant établit toujours une représentation spatiale, celle-ci dût-elle passer inaperçue à l'usager.

On aurait du mal à trouver une phrase où ne figurerait pas au moins un seul préfixe ou une préposition spatiale : *auf*, *über*, etc. La traduction directe ne peut en rendre compte, ainsi le *re* de revenir (*wiederkehren*) ou de retourner (*zurückkommen*) n'implique aucune localisation spatiale, mais il se trouve que *wieder* et *zurück* indiquent l'un le retour dans le temps et l'autre le retour dans l'espace.

Si je puis dire *Die Wiederholung holt manches zurück*, on ne peut le traduire en français que par « la répétition ramène » ou « fait remonter bien des choses », sans pouvoir séparer le *re-* spatial français (*zurück*) du *re-* temporel (*wieder*) et tout est à l'avenant. L'espace, *der Raum* est partout présent et enclôt partout l'expression.

Le cas Heidegger

Là où Thomas Mann emprunte à sa façon le *deutscher Sonderweg*, la voie particulière de l'Allemagne, et affirme son anti-occidentalisme et en vient, pourtant deux ans plus tard, à soutenir la République de Weimar, Heidegger, lui s'il part de prémisses comparables suit un parcours tout différent.

Heidegger édifie sa pensée à une époque clé du désarroi allemand. Incertitude et désorientation dominant. Ce pays vaincu et humilié est parcouru alors de courants contradic-

toires et de convulsions d'une force extrême : de la gauche révolutionnaire à l'extrême droite. Tous les courants intellectuels et artistiques se croisent au milieu d'un extraordinaire bouillonnement d'idées et d'oppositions. C'est l'époque des grands mouvements de jeunesse, en particulier l'époque où la *Bündische Jugend* prend le relais du *Wandervogel*, le mouvement des « oiseaux migrateurs », un mouvement qui réunissait des centaines de milliers de jeunes Allemands, hippies avant la lettre dans un premier temps qui tentaient d'échapper aux contraintes et aux artifices de la vie moderne et urbaine et formèrent les sinistres *Kinderbataillone* (« bataillons d'enfants »), ces très jeunes gens dont on se débarrassa tant à Verdun qu'en d'autres lieux d'épouvante. Après la guerre, ils se divisent selon des clivages politiques de plus en plus nets qui entraînent autant d'orientations de pensée différentes.

Or, c'est, dans ce climat de malaise, d'exaltation et de désorientation que Joseph Rován, Christian von Krockow, Nicolaus Sombart, Hans-Ulrich Thamer ou bien d'autres ont très bien décrit que la pensée de Heidegger prend place au sein de ce que lui-même et d'autres nomment le *Verfall*, le « déclin ».

La pensée de Heidegger dans *Sein und Zeit* procède d'un état de contraction, de resserrement de l'espace corporel, tel que l'éprouvaient de nombreux Allemands au lendemain de la catastrophe où sombra le *ruheloses Reich*, l'empire agité de l'agité et déjà amateur de génocides, (von Trotha en Namibie, le Sud-Est africain). Tout un pan de la pensée

allemande d'alors se referme sur elle-même, c'est ce qu'on a nommé la *Festungsmentalität*, l'« esprit de forteresse ».

C'est dans ce climat très particulier que naît *Sein und Zeit* comme la manifestation la plus cohérente et la plus radicale du très ancien soulèvement allemand contre ce qu'on nomme la métaphysique occidentale *mit beklemmendem Ungestüm* (« avec une oppressante tempéuosité ») comme le dit Thomas Mann dans le *Doktor Faustus*⁵. Il s'agit d'un rejet massif, essentiel tel que l'exprimera en 1947 la *Lettre sur l'Humanisme* et tel que le concrétise la langue de *Sein und Zeit*, vite célèbre dans les milieux étudiants et intellectuels du temps, langue de délimitation du champ linguistique. *Sein & Zeit* inaugure une langue nouvelle, jamais écrite encore et pourtant d'emblée à la fois familière et saisissante, inédite et reconnaissable, tout à la fois, au point que Heidegger dira lui-même à une étudiante qui comme tant d'autres emprunte sa langue, l'anecdote est bien connue, *hier wird nicht geheideggert*, « ici on ne heideggerise pas ».

Il convient donc de s'interroger sur cette langue qui six ans après *Sein & Zeit* s'engage dans une proximité fatale avec la LTI, la *lingua tertii imperii*, la langue du troisième Reich dont Victor Klemperer⁶, Lutz Winckler ou Peter von Polenz parmi d'autres ont entrepris l'analyse, proximité fatale au

5. Thomas Mann, *Le Docteur Faustus*, trad. fr. L. Servicen, Paris, 1991.

6. Victor Klemperer, *LTI, la langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue*, op. cit.

- , *Le vent et la mer*, Bourgois, 1992.
- , *Encore une fois pour Thucydide*, Bourgois, 1996.
- , *Essai sur la fatigue*, Gallimard, 1998.
- , *La leçon de la Sainte-Victoire*, Gallimard, 1998.
- , *Par une nuit obscure je sortis de ma maison tranquille*, Gallimard, 2001.
- , *Lucie dans la forêt avec les truc-machins*, Gallimard, 2001.
- , *Kali*, Gallimard, 2006.

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, LGF, 1972.

Stifter, Adalbert, *L'Homme sans postérité*, Phébus, 1978.

Sur Georges Arthur Goldschmidt, voir le dossier du *Matricule des anges*, n° 124, juin 2011.

Retrouvez tous les ouvrages
de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr